

Des supports fragiles

De la réécriture à la transmission

Sur quels supports ont été inscrites les toutes premières sources bibliques ? Comment certains de ces premiers écrits nous sont-ils parvenus ? Voici la longue histoire des supports de la Bible...

Par Philippe-Emmanuel Krautter

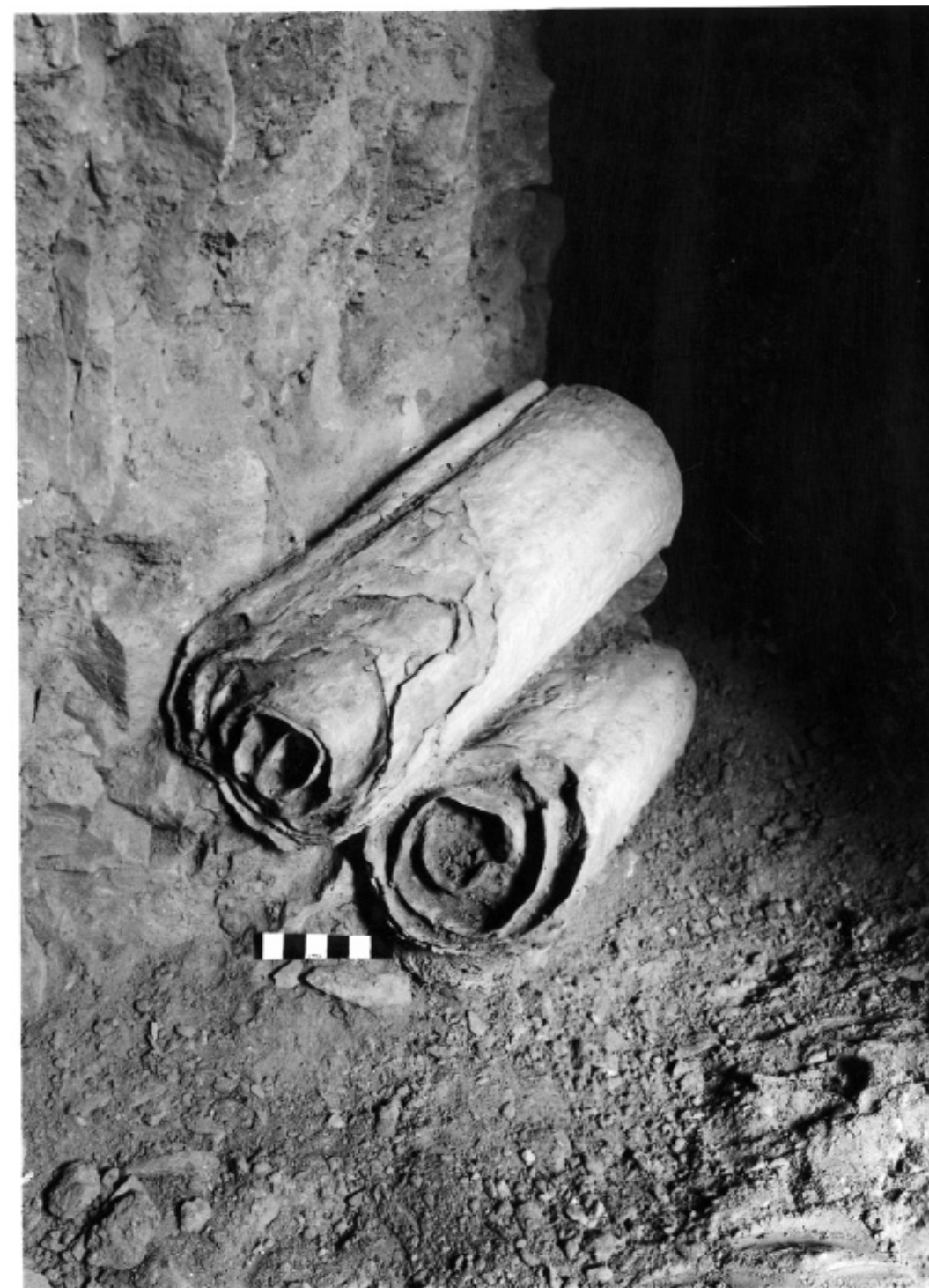
De l'apparition de l'alphabet cunéiforme en 3500 av. J.-C. au plus ancien manuscrit de la Bible hébraïque de la fin du III^e siècle av. J.-C., il s'est écoulé plus de trois millénaires. De cette invention est né l'écrit et, pour les chrétiens, les textes qui formeront la Bible. Mais, sur quels supports ont été inscrites les toutes premières sources bibliques après les deux fameuses tables de la Loi données par Dieu à Moïse et brisées par ce dernier ? Véritables trésors, comment expliquer leur conservation et pérennité ? C'est cette extraordinaire histoire des supports de la Bible au fil des siècles depuis les premiers temps que nous allons parcourir...

Quelle matière pour quelle Bible ?

Les plus fabuleuses découvertes en matière de manuscrits bibliques demeurent aujourd'hui celles que nous ont livrées les grottes de Qumrân et de ses environs dès 1947. C'est en ces lieux que de précieux documents bibliques ont été trouvés, dont un quart d'inédits de la Bible hébraïque. Considérée comme l'une des plus grandes découvertes archéologiques du XX^e siècle, c'est avec ces manuscrits de la mer Morte que la Bible elle-même – du moins l'Ancien Testament – s'écrit sous nos yeux ! Qumrân dans le désert de Judée a en effet révélé, entre 1947 et 1956, de fabuleux manuscrits religieux (et profanes) rédigés en hébreu, en

grec et en araméen datés de 200 av. J.-C. à 100 ap. J.-C. Constitués de milliers de fragments provenant de près de 1000 manuscrits, ces vestiges vieux de 2000 ans ont été attribués pour certains aux esséniens, une secte juive d'ermites ascétiques de Khirbet Qumrân au sud de Jéricho, en Cisjordanie. Grâce au climat extrêmement sec, le lieu a livré un trésor inestimable révélant ainsi une extraordinaire palette des différents supports des premiers manuscrits bibliques, des plus répandus aux plus résiduels.

Au commencement des temps bibliques, le papyrus apparaît incontestablement comme le matériau le plus répandu, et ce dès l'Égypte pharaonique. Une centaine de papyrus, dont des fragments de la Bible hébraïque, ont été retrouvés dans les grottes de Qumrân. C'est sur ce support également que nous sont parvenues les plus anciennes sources du Nouveau Testament rédigées en grec et datant du milieu du II^e siècle ap. J.-C. avec les papyrus Bodmer (voir p. 68) mis au jour près de Dishna en Égypte. L'un d'entre eux, conservé à la bibliothèque Rylands de Manchester, le papyrus 52 (voir p. 67), constitue le plus ancien fragment du Nouveau Testament, datant probablement d'avant l'année 200, rapportant un passage de l'évangile selon Jean. L'essentiel de ces papyrus provient des sables de l'Égypte et non de la Syrie romaine, quasi absente ●●●



Les deux parties du rouleau de cuivre de Qumrân, dans le désert de Judée, au nord-ouest de la mer Morte. Découvert en 1951, dans la grotte 3, le rouleau est composé de trois feuilles de cuivre, sur lesquelles sont gravées des colonnes de caractères hébraïques. Il s'agissait d'un inventaire d'objets de grandes valeurs enfouis dans 60 lieux, en Israël.

© École biblique et archéologique française de Jérusalem

●●● du fait de leur disparition, ce qui permet à Claire Clivaz, professeur à l'université de Lausanne, de relever qu'aujourd'hui « nous lisons un Nouveau Testament égyptien, ou tel que lu et pratiqué par les chrétiens d'Égypte ».

Comment expliquer cette prédominance du papyrus pour les plus anciens manuscrits ? Outre sa circulation et ses facilités de rangement, le papyrus a, « par sa fabrication, autorisé, contrairement aux tablettes d'argile, des textes beaucoup plus longs » souligne Michael Langlois, maître de conférences à l'université de Strasbourg et en délégation CNRS au Centre de recherche français de Jérusalem. Explorons alors les techniques de fabrication de ces extraordinaires papyrus.

Le papyrus provient d'une plante aquatique poussant au bord du Nil. Sa tige, nommée *byblos* ou *biblion* en grec du nom du port phénicien de Byblos exportant cette matière, est ouverte et écrasée, fournissant ainsi des lamelles qui, pressées, entrecroisées et séchées, forment des feuillets. Plinius l'Ancien (I^{er} siècle ap. J.-C.) fait état de sept qualités

différentes de papyrus dans son *Histoire naturelle*, les moins bonnes occasionnant des défauts d'écriture. Le feuillet recevait une couche de colle à partir de la sève de la plante pour faciliter la fluidité de l'écriture. Il était écrit sur une seule face à de rares exceptions près. En outre, ces feuillets pouvaient être collés les uns aux autres et constituer des rouleaux de plusieurs mètres; ils prirent pour nom *volumen* déployés à l'horizontale, et *rotulus* à la verticale. Le papyrus Rylands issu des manuscrits de la mer Morte et livrant en grec vingt versets du Deutéronome ou le papyrus Fouad avec des fragments de la Genèse et du Deutéronome sont des exemples notoires de rouleaux en papyrus de textes bibliques. Les Égyptiens eurent aussi l'idée de plier vingt-cinq feuillets de papyrus afin d'en obtenir cinquante, le codex en papyrus, ancêtre de notre livre, était né ! Ainsi que le rappelle Sénèque (I^{er} siècle ap. J.-C.) dans son célèbre ouvrage *De Brevitate vitae*, le mot « codex » vient lui-même du terme ancien *caudex* désignant l'assemblage de plusieurs planches pour les navires. C'est sous cette forme et support que nous est parvenue, avec le codex Vaticanus (voir p. 70) écrit en majuscules et datant du IV^e siècle, la plus ancienne version de la Septante et du Nouveau Testament presque au complet. L'évangile de Jean en copte, datant aussi du VI^e siècle ap. J.-C. conservé à la Bibliothèque nationale de France, offre également un bel exemple de l'utilisation du papyrus en codex. Outre le fait de faciliter la consultation des feuillets, le codex présentait surtout l'avantage de pouvoir être écrit des deux côtés, ce qui entraînera progressivement l'abandon du papyrus plus fragile du fait des pliures pour privilégier d'autres supports plus performants tel le parchemin.

C'est en effet à partir du II^e siècle av. J.-C. que vont naître les premiers manuscrits bibliques sur parchemin et asseoir ainsi la suprématie du codex. Paul pendant sa captivité à Rome (milieu du I^{er} siècle) demandera à Timothée : « Apporte-moi aussi mes livres, surtout les parchemins » (2 Tm 4,13), laissant supposer qu'il y avait encore différents supports et une distinction entre ceux-ci. Le



Codex syriaque sinaïtique

Manuscrit du IV^e siècle, découvert en 1892 dans la bibliothèque du monastère Sainte-Catherine au Sinaï. Dans les marges de ce palimpseste (manuscrit dont le texte original a été effacé et remplacé), on aperçoit le texte plus ou moins effacé des évangiles. Collection particulière.

© Massimo Pizzocaro

recours au cuir de différentes bêtes (mouton, agneau, veau, chèvre...) se généralisera à partir de Pergame en Asie Mineure, nom qui aurait donné l'appellation « parchemin ». Provenant de peaux, frottées, grattées et lavées, le parchemin, grâce à sa solidité, peut même être réemployé, ce que l'on nommera un « palimpseste ». Il prédominera jusqu'au XIII^e siècle avant de s'effacer au profit du papier. Mais le parchemin est aussi un procédé coûteux, une Bible complète pouvant exiger plus de six cents moutons. Différentes qualités de parchemin vont dès lors apparaître : parchemin pour les plus courants, vélin pour les peaux plus fines du chevreau ou du veau. Ici encore les manuscrits de la mer Morte sont une précieuse source puisqu'à côté des

papyrus très fragmentaires, précédemment évoqués, a aussi été découvert le fameux grand rouleau de parchemin de plus de 7 m du livre entier du prophète Isaïe (voir p. 66-67). C'est également sur parchemin que nous est parvenue, avec le codex d'Alep (voir p. 66) conservé à Jérusalem, la plus ancienne version de la Bible hébraïque écrite entre 910 et 930 (complet jusqu'en 1948). Au IV^e siècle, avec la paix constantinienne, se généralisera le recours aux parchemins, qui seront souvent subventionnés par des mécènes privés. Ainsi, c'est du IV^e siècle sur un parchemin de vélin que nous est parvenue une version complète du Nouveau Testament avec le codex Sinaiticus (la moitié des folios contenant l'Ancien Testament a été ●●●

Fond d'amphore utilisé comme encrier avec deux calames pris dans l'encre solidifiée. Provient de l'ermitage du moine copte Frangué, à Thèbes, en Égypte. VIII^e siècle.



© ULB/Bavay

Massorétique

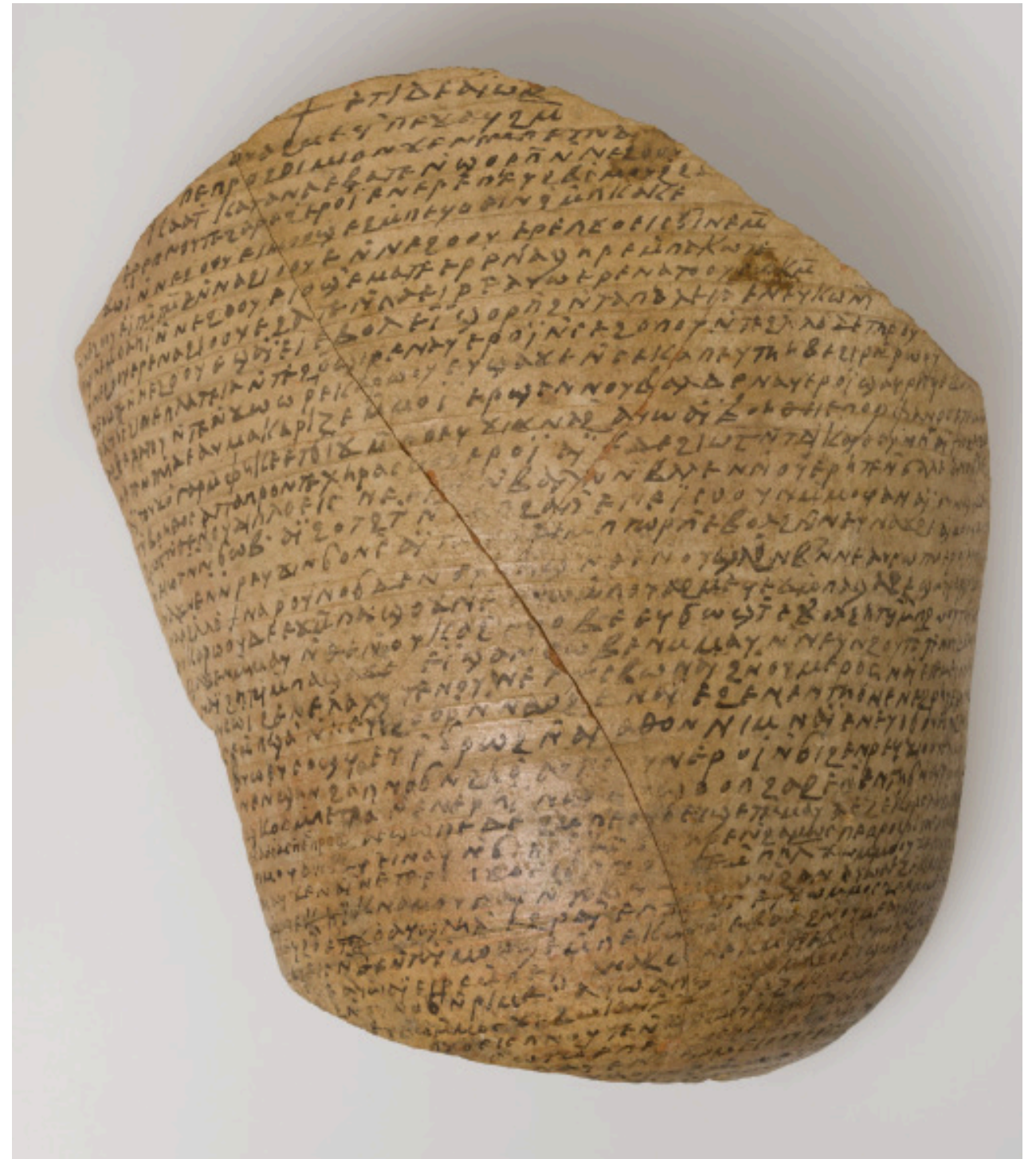
À l'origine, les textes bibliques étaient rédigés en écriture consonantique. À partir du VI^e siècle ap. J.-C., des lettrés juifs, connus sous le nom de Massorètes, entreprirent de fixer la prononciation du texte en ajoutant des points voyelles. Ces travaux aboutirent au X^e siècle à la fixation du texte hébreu de la Bible qui fait aujourd'hui autorité.

●●● perdue); ce codex (voir p. 69) comportant même l'Épître de Barnabé. Aussi, le codex Alexandrinus avec ses 773 feuillets de vélin datant de 400 et 440, sans doute rédigé à Alexandrie, offre une version presque complète de la Septante et du Nouveau Testament. C'est enfin également sur parchemin sous forme de codex que nous a été transmise la plus ancienne copie du texte **massorétique** de la Bible hébraïque. Dénommé codex de Leningrad, celui-ci remonte au XI^e siècle et contient l'ensemble du texte hébreu et araméen vocalisé. Parallèlement au papyrus et au parchemin, «la Bible compte également d'autres supports plus résiduels qui n'ont certes pas livré de manuscrits bibliques à part entière mais fournissent cependant des informations précieuses qui corroborent les textes bibliques» souligne Michael Langlois. C'est le bois qui semble-t-il a été le premier privilégié ainsi que le relate le prophète Ézéchiël: «Fils d'homme, prends un morceau de bois, écris dessus [...]» (Ez 37,16). Cette pratique de l'écriture sur bois aura une longue pérennité puisqu'elle se retrouve encore sous l'Empire romain à l'époque même de Jésus comme en témoigne l'évangile de Luc évoquant Zacharie ayant perdu la parole qui «se fit donner une tablette [...]» (Lc 1,63). Le métal demeure, lui, plus résiduel jusqu'à l'Empire romain. On en trouve cependant trace dans le livre des Maccabées avec la victoire de Simon gravée sur une table d'airain suspendue à une colonne sur le mont Sion. Des supports plus rares encore méritent d'être soulignés telles deux amulettes en argent découvertes à Jérusalem contenant des formules de bénédictions sacerdotales proches de celles du livre des Rois (6,24 et s.) et utilisées encore dans les liturgies. Des inscriptions bibliques ont enfin été retrouvées aussi sur de l'ivoire.

Les transmissions des manuscrits de la Bible

La diffusion des manuscrits de la Bible sur ces supports ne sera réellement organisée qu'au Moyen Âge, et ce de manière hiérarchisée. Dans les premiers temps du christianisme, «le manuscrit se transmet, mais toujours de manière incomplète et appelle le soutien du commentaire oral», souligne Claire Clivaz. Les différentes découvertes – tels les papyrus Bodmer ou ceux retrouvés dans la ville d'Oxyrhynque en Égypte – ont livré en effet des ensembles très hétérogènes, évangiles et commentaires, apocryphes et textes classiques sans omettre des formules magiques cohabitantes sur les mêmes supports, ce qui confirme que le christianisme ne saurait être considéré comme une religion du Livre. En outre, Michael Langlois rappelle la nécessité de distinguer les scribes intervenant et modifiant les textes et les copistes proprement dits. Jusqu'au début de notre ère, les sources hébraïques sont encore fluides et objet d'une forte activité éditoriale tels qu'en témoignent les manuscrits de la mer Morte. Si le I^{er} siècle ap. J.-C. connaît un ralentissement de cette implication et un texte qui tendra à se stabiliser, ce n'est qu'aux II^e et III^e siècles que ces sources tendront à se fixer. Organisés en réseaux privés, les scribes se chargeront alors de leur diffusion en les recopiant et en les distribuant à des connaissances et des responsables d'églises, même si des différences demeurent encore. Il faudra attendre la généralisation du codex, facilitant la réunion des sources en un même volume, pour que se constitue progressivement une unité littéraire cédant à la diversité évoquée. L'idée d'un tout organique, pensé dans son ensemble, se fera véritablement jour avec l'adoption au II^e siècle des quatre évangiles retenus par Irénée de Lyon en réaction aux hérésies contemporaines. Le jugement d'Origène au milieu du III^e siècle laisse cependant songeur... «Les différences entre les manuscrits sont devenues si grandes, soit en raison de la négligence de certains copistes, soit en raison de l'audace perverse d'autres copistes; soit ils négligent de vérifier ce qu'ils ont transcrit, soit, en vérifiant, ils font ●●●

.....
• **Comment expliquer la prédominance du papyrus pour les plus anciens manuscrits ?**
• **Outre sa circulation et ses facilités de rangement, le papyrus a, par sa fabrication, autorisé, contrairement aux tablettes d'argile, des textes beaucoup plus longs.**
.....



Ostracon copte avec inscriptions bibliques (Job 29,1-30,7 et Isaïe 38,1-20)
Les ostraca (au singulier ostrakon, «coquille» en grec) sont des tessons de poterie utilisés comme supports d'écriture. 580-640, provenant de Thèbes, en Égypte. New York, The Metropolitan Museum of Arts.

© MET

••• des ajouts ou détruisent des passages selon leur bon plaisir.»

Michael Langlois souligne que «le Nouveau Testament, tout comme l'Ancien, après une période de variations, ne se stabilisera vraiment qu'au Moyen Âge». Avec l'an Mil, le travail du copiste sera en effet plus rationalisé. Ainsi, le codex d'Alep (voir p. 66) a été copié vers 920, probablement à Tibériade, avec des annotations du copiste réputé Aaron ben Asher. De même, c'est au XI^e siècle, en 1008, que le codex de Leningrad sera établi.

Conservation, restauration et pérennité

Les plus anciens manuscrits complets du Nouveau Testament sont en grec et datent du IV^e siècle, alors que nous ne trouvons paradoxalement pas de versions complètes de l'Ancien Testament en hébreu avant le X^e siècle, Gilles Dorival, professeur émérite de l'Université d'Aix-Marseille, explique cette apparente contradiction par l'attitude respective des juifs et des chrétiens quant aux supports de la Bible. Alors que les premiers ont privilégié le rouleau de papyrus limité en règle générale à 3,5 m et une vingtaine de lignes en hauteur pour des textes assez courts, les seconds ont eu recours au codex de parchemin (et parfois de papyrus, puis de papier) pour constituer de véritables livres complets; de par leur plus grande solidité, ces supports ont ainsi pu plus facilement parvenir jusqu'à nous. En outre, certains rouleaux de Qumrân étaient enveloppés de tissu de lin et fermés d'un lien de cuir pour être conservés dans des jarres en terre cuite, ce qui a contribué à un bon état de conservation pour les sept premiers rouleaux venant de la grotte 1 à la différence des autres.

S'ils furent très tôt nettoyés et photographiés, des difficultés d'interprétations et de classements ont pu surgir au fil des décennies. Mais, Michael Langlois souligne combien les

-
- **À quelle époque les écrits bibliques se stabilisent-ils ?**
- **L'Ancien et le Nouveau Testament, après une période de variations, ne se stabiliseront vraiment qu'au Moyen Âge.**



Moines copistes

Miniature du *Livre de jeux*. Trait réalisé pour Alphonse X le Sage, XIII^e siècle. Fol. 1. San Lorenzo (Espagne), Bibliothèque du monstre de l'Escurial.

© Aisa/Leemage

techniques de restauration et de conservation ont considérablement évolué depuis le XX^e siècle: «Des traitements chimiques récents permettent de révéler ou de conserver ces manuscrits qui n'existaient pas malheureusement initialement lors des découvertes des manuscrits de la mer Morte, en 1947; ces derniers ayant subi les pires traitements: huile, alcool, colle, ruban adhésif... Certains sont très dégradés et l'enjeu aujourd'hui est de trouver de nouveaux procédés pour réduire ou stopper ces détériorations...» De nos jours, l'outil informatique, notamment l'imagerie multispectrale, prend le relais en comblant des lacunes ou révélant l'encre

effacée. Mais la frontière entre le réel et le virtuel, selon Michael Langlois, demeurera toujours une question sensible et l'interprétation toujours essentielle.

Enfin, la circulation des codex peut emprunter des chemins souvent difficiles à identifier. Ainsi, si le codex de Leningrad est réapparu à la fin du XV^e siècle en Russie dans la communauté **karaité** de Damas, on ne sait comment ce dernier est arrivé jusque-là. Certains ont été dispersés tel le codex Sinaiticus (voir p. 69), découvert au milieu du XIX^e siècle au Sinaï, qui a été rapporté pour les trois quarts à Saint-Pétersbourg et le reste à Leipzig et dont les folios de Saint-Pétersbourg ont été

revendus à la Grande-Bretagne en 1933 (aujourd'hui conservés à la British Library). La conservation d'un manuscrit peut, aussi, subir les aléas de l'Histoire ainsi qu'en témoigne le codex d'Alep (voir p. 66), demeuré complet au fil des siècles jusqu'aux événements de 1947. Les émeutes antijuives entraîneront la perte d'au moins un tiers de ses folios, sans que l'on sache s'ils sont irrémédiablement détruits. Enfin, si des textes disparaissent, temporairement ou définitivement, des faux peuvent aussi étrangement s'immiscer comme cela a été le cas parmi les manuscrits de la mer Morte. L'histoire est donc loin d'être finie... ●

Karaites

Dissidents du judaïsme, à la suite d'un schisme intervenu vers le VIII^e siècle ap. J.-C. Le karaïsme se distingue essentiellement du judaïsme rabbinique par son rejet de la Loi orale représentée par le Talmud.